

LÉON CORDES

1907

la route des gueux
ROMAN

“TERRA VENEM, TERRA ANAM,
E DE TERRA NOSAUTRÍS, VOLEM VIURE.”

[Nous venons de la terre, retournons à la terre,
et de cette terre nous voulons vivre]

Télégramme des fédérés à Frédéric Mistral

Ce livre représente la première édition du roman de Léon Cordes,
«la route des gueux» dont le manuscrit inédit - écrit en 1948 - a été retrouvé
et saisi par sa fille Magali en 2016.

© Éditions Christian Salès, 2016
ISBN : 979-1-09351-812-1


ÉDITIONS CHRISTIAN SALÈS

PRÉFACE

Argeliers est un gros village languedocien, sur la « route minervoise » qui, entre plaines et garrigues, vignes et canal, joint Béziers et Carcassonne. C'est Narbonne, la ville la plus proche que rallièrent le 11 mars 1907, 87 vigneron de ce village, pour apostropher la Commission parlementaire dépêchée par le gouvernement Clemenceau. Ils réclamaient d'urgence une loi réprimant les fraudes et régulant un marché des vins plongé depuis 7 ans dans un profond marasme, au point d'acculer toute une région à la misère. Ce fut le départ de la plus formidable mobilisation paysanne qu'ait connue la France du XX^e siècle.

Juché sur un *mourel*, le noyau ancien du village abrite la maison natale de Marcelin Albert. À partir du milieu du XIX^e siècle, une véritable petite ville se développa autour, faisant converger ses avenues rectilignes vers une esplanade, la Promenade, sur laquelle donnaient plusieurs cafés et même un théâtre. Belles demeures aux balcons fleuris, petites caves, écuries et remises attenantes témoignent d'une vie trépidante placée sous le signe d'une seule production : le vin.

Les villageois d'Argeliers s'intitulèrent eux-mêmes les Gueux, parfois les Jacques, pour mieux clamer leur misère à la face de leurs concitoyens et des élus à court d'inspiration face à la crise viticole. Mais en réalité, c'étaient, comme l'a très bien observé le grand historien américain Eugen Weber, des paysans modernes, bien équipés, bien éduqués, combattifs et solidaires. En quelques semaines, ils surent forger un outil très efficace de mobilisation, le « Comité de Défense Viticole », aussitôt imité dans tout le vignoble languedocien et catalan par une myriade de comités qui se placèrent sous sa houlette. Argeliers, pour la durée

d'un printemps, devint la capitale d'une grande région. Ils surent inventer une pratique de meetings dominicaux précédés de défilés pacifiques de plus en plus nombreux, impeccablement orchestrés, appelés par un journal rédigé sur place : *Le Tocsin*. Ils fournirent à cette révolte un leader qui sut incarner leur misère et leurs revendications, l'un d'entre eux, vigneron et cafetier à ses heures : Marcelin Albert.

Léon Cordes est né à Siran, village minervois proche d'Argeliers, en 1913. Son enfance a été bercée par les récits de sa famille de petits vignerons. Plus tard, il rencontra Louis Blanc, pharmacien d'Argeliers, mais aussi créateur et rédacteur du Tocsin, l'un des organisateurs essentiels de cette grande révolte.

Comme Louis Blanc, comme Marcelin Albert, comme aujourd'hui Christian Salès, Léon Cordes a possédé un talent et une passion du théâtre, peut-être influencés par cet auteur d'innombrables pièces en occitan, Ernest Vieu, Argéliésois lui aussi. J'avais moi-même, adolescent, interprété quelques rôles de ce savoureux théâtre populaire en langue d'oc. Peu après mon arrivée à l'École normale de Montpellier en 1961, j'appris par le propre neveu de Vieu, mon condisciple Jean-Marie Petit, la présence, à proximité, de Cordes, passé du métier de viticulteur à celui de maraîcher. Je fus évidemment curieux de connaître Léon, dont la notoriété de poète était déjà affirmée, et de recueillir ses encouragements afin de monter quelque spectacle en oc dans le temple même des hussards de la République indivisible. Son aspect, au premier contact bourru, fut vite oublié tant son enthousiasme pour la cause occitane et son souci de garder contact avec la jeunesse de son temps levaient les craintes. Plus tard, je le retrouvai avec toujours beaucoup de plaisir dans nombre de manifestations occitanistes, où sa verve colorée et son

sens de l'amitié tempéraient les imprécations de militants ardents à la palabre. Je lus avidement ses romans publiés par l'IEO et tout imprégnés de nostalgie et d'espérance. Cette **Route des Gueux**, qui me fut révélée récemment lors d'une chaleureuse soirée à Argeliers, il l'écrivit en français en 1948, dans un temps où la crise de mévente reprenait de plus belle, peu après les années de pénurie, d'angoisse, mais aussi d'espoirs et de projets qui avaient précédé la Libération. Il ne trouva pas d'éditeur, et le manuscrit dormit longtemps. Léon se lançait alors dans ce qui fit toute sa renommée : le théâtre occitan, la poésie occitane, le roman occitan. Au cours des années 1970, le manuscrit fut mis entre les mains de mon ami Jean Sagnes, historien profond du mouvement ouvrier et de la révolte des vignerons. Il fut sensible à la valeur testimoniale de l'ouvrage, autant qu'à sa qualité littéraire, mais ses efforts pour trouver un éditeur furent vains.

Près de trente ans après la disparition de l'auteur, l'un de « Ceux d'Argeliers », digne héritier des hommes de création et de lutte qui ont illustré ce village, entreprend la publication de ce chef d'œuvre, avec l'efficace complicité de Magali, la fille de l'auteur.

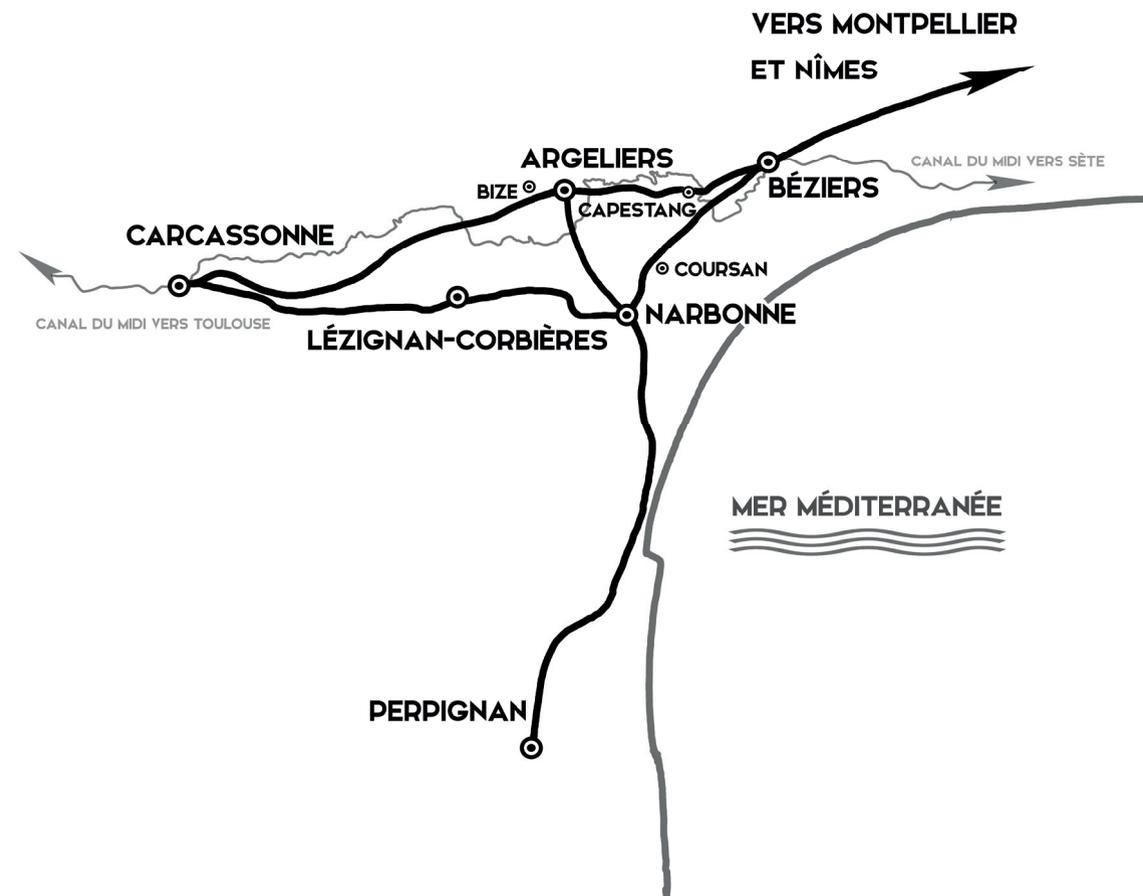
Comment ne pas applaudir à cette décision ? Il est certain que Léon s'en serait réjoui, simplement anxieux, lui qui ne s'exprimait la plupart du temps qu'en *lenga nòstra*, d'avoir à relire dans la langue fédérale ces pages brûlantes où s'inscrit, autour de l'aventure exaltante et parfois douloureuse de Catherine et Jean-Pierre, le destin d'un peuple malmené, mais indompté. Non, cher Léon, ne sois pas inquiet, ton roman est une belle œuvre occitane. Ta langue mère irrigue chaque chapitre et affleure sans cesse, même dans les pages du *Tocsin* dont tu reprends les plus beaux extraits, dans la description

chatoyante des coteaux, de leurs pampres et de leurs *mazets*. Les vigneron que tu as aimés et défendus toute ta vie, ici présents dans leur vie quotidienne, dans leurs tourments et dans leurs prouesses, seront encore nombreux à te lire et nourriront leurs efforts et leurs combats de tes phrases éclatantes.

Cette œuvre ne dépare en rien la superbe vendange de tes pièces, poèmes et romans en oc, elle la couronne comme ces bouquets de fleurs champêtres que l'on accrochait à la dernière charrette de comportes lors du *Dius a vòl*, à Vinassan comme à Argeliers, à Siran comme à Minerve. *Amai, encara, totjorn, de tot eime e de tot còr, sèm estats, sèm i serèm !* Encore et toujours, d'esprit et de cœur, nous fûmes, nous sommes et nous serons présents !

Rémy Pech
Professeur émérite de l'Université de Toulouse Jean Jaurès

CARTE DE LA RÉGION



CHAPITRE I

« *Lo darrier crostet* »

[*Le dernier croûton*]

Pancarte brandie par les Gueux en 1907¹.

La route, toute droite, coupe la plaine en deux depuis sa bordure d'oliviers à Cabezac jusqu'au pont de la Province. A droite, l'infini moutonnement des vignes prolongé de ciel. A gauche, des vignes encore dont les dernières vagues escaladent l'amphithéâtre de garrigues où s'inscrit Argeliers.

Par cette belle après-midi à peine venteuse d'octobre 1906 la route était déserte, ou presque, deux silhouettes seulement se découpant sur la blanche perspective dont les pampres viennent en rampant lécher les bas-côtés: ici une jeune fille, là-bas un clochard cheminant parallèlement vers le village déjà proche. Les chants des vendangeurs, le cahotement des lourdes charrettes pesamment chargées n'avaient plus maintenant d'échos dans la plaine.

Trois chemins secondaires relient la route à Argeliers, tous trois rectilignes et convergeant vers le cœur du bourg. Dédaignant le premier le clochard obliqua un peu plus loin, cependant que Catherine, un panier d'azeroles au bras, prenait allègrement la voie la plus courte.

Toute activité semblait à présent concentrée dans les caves où arrivaient, assourdis, les cris des hommes affairés au rythme cliquetant des pressoirs. Une odeur forte de vinasse vous prenait à la gorge dès l'entrée du village. Les abeilles soûles de sucre,

de moût et de lumière, dansaient leur farandole laborieuse dans la transparence du soleil couchant. La trogne illuminée du mendigot s'exalta elle aussi de ce relent bachique. C'était un doux vieillard, ivrogne et sympathique, dont l'accent disait qu'il n'était pas du pays, mais le pays l'avait adopté et il y trouvait toujours son maigre croûton, quelques couennes rances et ce vin du Bon Dieu - ainsi disait-il - qu'il allait régulièrement cuver toute la nuit dans un endroit connu des pauvres.

La première porte devant laquelle il s'arrêta était grande ouverte. Pas la peine de frapper.

- Té ! te voilà, Pompette... ça fait bien longtemps que l'on ne t'avait pas vu par ici.

- Eh ! un peu de changement d'air...

- Alors, il y avait des restes pour toi au pays d'où tu viens ?

- Ma foi, je suis pas difficile.

- Tu aurais pas dû en partir, tu feras pas fortune ici.

- Mais vous aurez bien un quignon de pain pour moi ?

- Du pain ?

La grosse Vincente leva vers le ciel ses mains épaisses :

- Du pain !... Est-ce que j'en mange à ma faim, moi, du pain et contente encore quand je peux en donner à l'aîné et à sa sœur. Qu'il faut bien les nourrir, tout de même, cette jeunesse !... Non, tu feras pas fortune ici avec la misère qui nous mange...

Pétulante, forte en gueule, parlant avec assurance mais toujours un peu de bonté, la vieille Vincente avait gardé sa lourde corpulence malgré les privations et la dure besogne de ménages et de lessives qu'elle faisait encore chaque jour.

- Alors un coup de vin du Bon Dieu, insinua le trimardeur.

- Ah ! Du vin, bien sûr, un coup, deux, même trois si tu veux. On le jette au ruisseau, le vin, ça serait bien dommage que tu puisses pas te souler à ton aise puisque c'est ton plaisir !... donne

la tasse que je t'en régale.

Elle emplissait déjà la boîte de fer-blanc savamment culottée, l'emplissait avec véhémence sous les yeux extasiés du vieux qui remerciait de sa main tremblotante :

- N'en renversez pas, Mamé, ce serait pêché, quand même... Il but le coup d'un trait, la tête renversée en arrière, puis hoqueta, le souffle coupé, la moustache souillée d'une frange vineuse, tendant à nouveau son gobelet vide.

- Tu y as trouvé le goût, au moins ?... tu dois venir d'un de ces pays où ils boivent le vin de betteraves pour te l'ingurgiter comme ça, tout d'un coup. Chez nous le monde sait boire sans s'ivroger. C'est pas joli de s'ivroger, tu sais, Pompette.

Elle lui parlait avec une familiarité qui n'était pas sans bienveillance car ces errants, ces pauvres, jouissent d'un certain respect superstitieux. Celui-ci avait été « bien » dans le temps, disait-on, et passait même pour instruit mais l'intempérance et qui sait ? Peut-être des circonstances mystérieuses en avaient fait cette loque pouilleuse surnommée Pompette. C'était le mendiant du pays à qui on s'était habitué et dont les gosses n'avaient plus peur. Il se moquait bien d'ailleurs de la morale qu'on pouvait lui faire.

Comme il remisait à présent la boîte dans sa besace, après une seconde rasade, son petit œil curieux pointa vers l'intérieur :

- Là fit-il.

- Eh bien ?

- Tu en as du pain, pas moins.

Sur la table la moitié d'une miche était posée. La Vincente explosa :

- J'en ai, oui, un peu. Mais tu sais que je l'économise parce que je l'ai pas payé ce pain ?... Tu te doutes pas, toi, que voilà des mois qu'il n'est pas rentré un sou à la maison, que j'emprunte tous les jours, et qu'en travaillant comme en galère, on ne peut pas seulement régler la taille au boulanger !

Ne pas payer « la taille » au boulanger, c'était vraiment, à travers l'expression pittoresque de la Vincente, le drame du pays de la vigne. La « taille », ces planchettes de bois jumelles sur lesquelles on inscrivait, d'une entaille au couteau, le nombre de pains pris à crédit, symbolisait parfaitement l'humiliante condition dans laquelle se trouvait acculé ce peuple laborieux.

- Puis té... en voilà une petite tranche, tant qu'il y en a un morceau sur la table... C'est pas pour longtemps, va, au train où vont les choses qu'on en trouvera chez tout le monde, du pain. Mais avant que le quignon fût tombé dans sa main, l'autre avait déjà ressorti sa tasse : « *Per far sançola* », pour faire tremper, Mamé, ceci est mon corps, ceci est mon sang...beaucoup... Comme par enchantement l'indignation de la Vincente s'effrita dans un rire puissant, perlé, qui secouait sa forte poitrine affaissée : - Ah ! le *coquinas* [grand coquin] !

Et elle donna le pain et le vin, satisfaite en sa conscience de voir le chemineau s'éloigner, trempant la croûte dans son gobelet et la mordillant ensuite avec de petits grognements de plaisir.

Dans la cave de Félicien Albespi quatre hommes poussaient à la barre du pressoir : A - a - a... ah ! ... a - a - a - ah !... Quatre pas en avant, le cliquet tombait avec un bruit clair puis remontait l'autre cliquet. Se faisant face deux par deux, Félicien et son fils du même côté, ils appuyaient avec force, les jarrets tendus, la tête baissée comme des taureaux, les muscles de leurs avant-bras nus et de leur cou se raidissant sous la tension d'un effort pénible et soutenu. L'âpre odeur du marc pressé à fond semblait les enivrer un peu, mêlée à celle, non moins tenace, de leur sueur. Un filet vermeil coulait dans le conquet de bois son faible

écho de cascade. Le portail ouvert à deux battants laissait entrer un jour crû, direct, qui rendait plus mystérieux encore les coins sombres de la cave.

Aqui [Ici] !... A ce commandement de Félicien la barre s'arrêta net, comme coincée et les quatre hommes relevèrent l'échine. Il fallait cesser de serrer pour laisser s'écouler le vin. Un court silence, puis, petit à petit, par bribes, car ils avaient encore le souffle court de la tâche accomplie, les conversations s'engagèrent :

- Eh bien, Jean-Pierre il te la fait gagner cette pute de vie, le papa ?

- Bah, on en prend l'habitude ...

Bien sûr, on en prend l'habitude, mais tout de même ça vous change un peu d'une vie d'étudiant et, malgré qu'il fût robuste et bien bâti, le jeune homme, fourbu, alla s'asseoir sur le rebord de pierre taillée du pressoir. Félicien lui, jamais las, s'affairait déjà du côté des cuves. Deux belles cuves surélevées qui étaient son orgueil et dominaient, imposantes, la rangée de tonneaux qui leur faisait face.

- Bonjour, mes amis !... Monsieur Albespi est là, s'il vous plait ?

- Voilà... ah c'est vous, Monsieur Viroulet, alors, quelle bonne nouvelle ?

- Euh ... fit alors le nouveau venu, serrant de sa main molle la patte robuste du vigneron, ça ne va pas fort Monsieur Albespi.

- Ça nous changerait, vraiment. D'ailleurs on sait bien que pour nous, les courtiers ne sont jamais porteurs de bonnes nouvelles. L'homme eut un geste d'impuissance. Il était vêtu d'un costume d'alpaga de bon goût mais la compassion hypocrite qu'il affichait accusait une personnalité assez louche :

- Vous exagérez, mon cher Monsieur, ce n'est pas nous qui faisons les cours du vin.

- Mais vous les aidez beaucoup à se maintenir le plus bas possible ... Il est vrai que nous sommes aujourd'hui tellement